
LE SANG
DE
L'AMIRAL
XAVIER MARJOU

Xavier Marjou

Le Sang de l'Amiral

© Xavier Marjou, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9307-2

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant-propos

L’histoire de Christophe Colomb est un puzzle dont il manque des pièces maîtresses, un récit officiel où chaque certitude dissimule une zone d’ombre. Sa vie entière oscille entre information et manipulation. Les sources primaires, rares et sujettes à caution, ne font qu’épaissir le mystère : les propres écrits de son fils Hernando nous sont parvenus filtrés par la plume de Bartolomé de las Casas.

Ce vide historique, où la vérité a pu être réécrite au service d’intérêts politiques, est le terreau de ce roman. La version admise de la vie de l’Amiral laisse en effet de nombreuses questions sans réponse, notamment sur ses véritables origines, l’acquisition de ses connaissances maritimes d’exception, sa relation complexe avec la Couronne portugaise et l’étendue réelle des explorations menées dans l’Atlantique avant 1492.

Ce roman s’engouffre dans ces failles pour proposer une autre vérité. Pour vous accompagner dans cette traversée, trois instruments de navigation ont été placés en annexe, à la fin de l’ouvrage. Vous pourrez les consulter librement au fil de votre lecture. Le premier est l’annexe « L’échiquier des Couronnes », qui retrace la généalogie des grandes lignées royales au cœur de ce roman. Le second est l’annexe « *Carnet de route* ». L’intrigue s’étendant sur de vastes territoires maritimes et terrestres, ce carnet rassemble cinquante cartes géographiques correspondant chacune à un chapitre du roman, vous permettant ainsi de suivre pas à pas les itinéraires et les manœuvres des protagonistes. Enfin, le troisième instrument est l’annexe « *Entre Histoire et Fiction* ». Dès qu’un rebondissement vous interrogera, vous pourrez vous y référer pour découvrir l’analyse des libertés prises avec le récit officiel, ainsi que les thèses alternatives (les « *Et si... ?* ») qui nourrissent cette fiction chapitre après chapitre.

Ce récit alternatif est aussi l’occasion d’explorer la guerre secrète que se livrèrent le Portugal et la Castille pour la maîtrise des océans et leur suprématie maritime, bien avant les autres puissances européennes. C’est enfin le moment de confronter, sans fard, les ravages qu’ils amorcèrent en Afrique et dans le Nouveau Monde.

Xavier Marjou

I. Les fondations d’un destin

0. Prologue

Novembre 1445

Le vent de la mer Océane hurlait contre les remparts austères de la forteresse, un souffle salé et incessant venu du grand large. Il cinglait les pierres nues, s’engouffrait dans les coursives, porteur d’embruns et de promesses lointaines. Sur la plus haute tour, dominant les flots tumultueux qui se brisaient contre les falaises en contrebas, deux silhouettes solitaires défiaient les éléments.

Drapé dans une lourde cape sombre qui claquait autour de lui, l’infant[1] Henri, troisième fils du regretté roi Jean I^{er}, scrutait l’horizon infini où le soleil déclinait. À ses côtés se tenait un homme plus jeune, au port noble malgré ses vêtements de voyage usés. Son regard clair, habitué aux vastes plaines de l’Est, semblait tout aussi perdu dans l’immensité de l’océan.

« Votre forteresse est au bout du monde, prince Henri », dit le visiteur, sa voix portant une pointe d’accent étranger. « Un refuge parfait pour un roi que l’on croit mort. »

Un rare sourire effleura les lèvres d’Henri. Il ne quitta pas l’horizon des yeux. « Le monde a de nombreux confins, Majesté. Pour vous, c’était Varna. Pour moi, c’est ici, à Sagres. Mais vous êtes en sécurité. Personne ne viendra chercher le roi Ladislas Jagellon de Pologne et de Hongrie sur ce promontoire battu par les vents.

— Mort pour la chrétienté contre les armées du sultan, reprit Ladislas avec une ironie amère. Une belle épitaphe. Plus honorable que de finir poignardé par ceux qui convoitent mon trône. Je vous dois la vie, Prince.

— Vous la devez à la discrétion de nos chevaliers et à la solidité de ces murs. Le reste de l’Europe est un nid de vipères, je vous l’accorde. La France panse encore les plaies de la guerre de Cent Ans. L’Angleterre glisse vers la guerre des Deux-Roses. Notre voisine, la Castille, se déchire sous les intrigues de nobles avides. »

Henri se tourna enfin vers lui, ses yeux brillant d’une lueur intense.

« Seul le Portugal a choisi une autre voie. Mes frères et moi avons hérité d'un royaume stable, mais nos chemins ont divergé. Mon frère aîné, le roi Édouard, nous a quittés trop tôt. »

Ladislas hocha la tête, son regard témoignant d'une fine compréhension des jeux de pouvoir. « Ce qui a laissé le trône à son jeune fils, le roi Afonso. Un enfant de treize ans, si mes informations sont exactes. Le véritable pouvoir au Portugal, c'est donc vous qui le détenez, prince Henri.

— Mon frère Pierre assure la régence, répondit Henri d'une voix monocorde. Il gouverne le Royaume ; moi, je lui ouvre des horizons. Et ses voyages nous ont laissé de précieux alliés à travers l'Europe. Sans eux, Majesté, vous ne seriez peut-être pas ici.

— Je sais ce que je leur dois, répondit Ladislas. On dit que votre frère a parcouru les sept parties du monde. Vous semblez vouloir les atteindre sans quitter cette forteresse.

— Chacun sa manière de parcourir le monde, répliqua Henri. Venez. »

Sans un mot de plus, il quitta le parapet et descendit d'un pas rapide l'escalier en colimaçon, non vers les appartements, mais vers le cœur battant de sa forteresse : la salle des cartes.

L'atmosphère changea aussitôt. Le hurlement du vent fut remplacé par un silence studieux, à peine troublé par le crépitement d'un feu dans l'âtre. L'air sentait le parchemin, l'encre et la cire chaude. Des astrolabes de cuivre et des sphères armillaires reposaient sur des établis, attendant d'être consultés. Au centre de la pièce, une immense table de chêne était couverte d'un portulan[2] déroulé.

« Voici notre champ de bataille, Majesté », dit Henri en posant une main sur la carte.

Celle-ci, magnifique, représentait l'Europe et l'Afrique du Nord avec une précision stupéfiante. Mais au sud, la côte africaine s'estompait rapidement dans le vide du parchemin, au-delà de l'embouchure d'un fleuve nommé Sénégal.

« Coincés que nous sommes entre la puissante Castille et cet océan redouté, nous ne pouvons nous étendre sur terre, expliqua Henri en traçant une ligne invisible avec son doigt. Alors, j'ai choisi la mer.

— Pour des conquêtes ? s’enquit Ladislas, les yeux fixés sur la carte.

— Non, pas pour des conquêtes éphémères. Pour tisser un empire de routes maritimes, une toile invisible qui captera les richesses du monde. »

Il désigna les bâtiments en contrebas, visibles par une haute fenêtre. « Ici, au Portugal, j’ai rassemblé les meilleurs savoirs de mon temps : cartographes génois, astronomes juifs, constructeurs navals avisés, et surtout, marins portugais au cœur solide. Mon aïeul, le roi Denis, a eu la perspicacité de refondre l’Ordre des Templiers en un Ordre du Christ[3], dédié à la Couronne. Le résultat fut une force loyale, qui canalise l’énergie des jeunes nobles vers l’Afrique plutôt que vers d’inutiles guerres intestines. »

Henri se pencha de nouveau sur la carte. « La prise de Ceuta, il y a trente ans, fut le premier pas. Mais j’ai vite compris que la véritable conquête se ferait par la patience et la science. Il a fallu des années pour oser défier les légendes, pour pousser nos caravelles au-delà du cap Bojador, cette limite que l’on disait peuplée de monstres. Mon navigateur Gil Eanes y est parvenu il y a onze ans. La voie est ouverte. »

Son doigt glissa le long de la côte africaine, s’arrêtant bien plus au sud. « Chaque année, nos navires s’aventurent plus loin, rapportant ivoire, or, et depuis peu, ces captifs noirs qui suscitent tant de convoitise. Un commerce nécessaire, pour financer la suite. L’année dernière, Nuno Tristão a atteint le Sénégal. Ce n’est qu’une étape. Mon but ultime est là-bas, expliqua-t-il en balayant de la main l’immense espace vide à l’est de la carte. Vers Cathay[4], Cipango[5], et peut-être le royaume du Prêtre Jean pour prendre l’Islam à revers. »

Ladislas sentit un frisson le parcourir, qui n’était pas seulement dû au froid de la pierre. L’ambition de cet homme était aussi vaste que l’océan qu’ils contemplaient. « Mais ce succès ne passera pas inaperçu. D’autres royaumes regarderont vers la mer.

— La Castille, concéda Henri, son visage se durcissant. Si les Castillans décident un jour d’imiter notre audace, leur puissance pourrait devenir une redoutable concurrence. Il faut avancer vite, garder nos découvertes secrètes.

— Ou affaiblir l’adversaire avant qu’il ne s’élance », suggéra Ladislas, l’esprit façonné par les intrigues des cours d’Europe centrale.

Un sourire fin, presque imperceptible, étira les lèvres d'Henri. Il se tourna vers le roi en exil. « Votre esprit est vif, Majesté. Et vous m'offrez une solution à deux problèmes. Le vôtre, et le mien. Vous ne pouvez rester ici éternellement. Et la Castille est une menace latente. »

Il marqua une pause, son plan se précisant dans son esprit. « Il existe une île, Madère. Un avant-poste que nous avons peuplé, à plusieurs jours de mer d'ici. Un endroit où un roi mort peut vivre en paix, sous un autre nom. Votre présence là-bas, discrète mais connue de nous, serait une pièce sur mon échiquier. Et pendant ce temps, nous pourrions subtilement nourrir les divisions qui affaiblissent la Castille. »

Ladislas comprit. Il ne serait pas seulement un exilé, mais un allié stratégique. « J'accepte, prince Henri. Le roi Ladislas Jagellon est mort à Varna. Un chevalier de l'Ordre du Christ ira vivre ses derniers jours à Madère. »

« Parfait. » Se détournant enfin, Henri regagna son étude privée. À la lueur d'une lampe à huile, il tira sur un cordon de velours. Quelques instants plus tard, un chevalier entra, vêtu sobrement de la tunique blanche de l'Ordre. C'était Pereira, l'un de ses capitaines les plus fiables.

« Chevalier, dit Henri d'une voix basse mais qui ne souffrait aucune réplique. Vous partirez avant l'aube. Vous escorterez notre hôte.

— Où doit-il aller, Votre Excellence ?

— À Madère. Vous le présenterez au gouverneur comme un chevalier de l'Ordre cherchant le repos. Là-bas, pour tous, il se fera connaître sous le nom d'Henrique Alemão[6]. Sa véritable identité devra demeurer un secret des plus stricts. Vous veillerez à sa sécurité et à son extrême discrétion. Hâtez-vous, et que Dieu vous garde. »

Le chevalier s'inclina sans un mot et disparut aussi silencieusement qu'il était entré. Henri resta un instant immobile. La nuit tombait sur Sagres, mais dans le grand jeu pour la suprématie qui s'annonçait, il venait de placer un roi sur son échiquier, bien loin des côtes africaines.